

Le 31 octobre, le Rhône, grossi par la fonte des neiges, grossi par tous ses affluents, s'était, dans le cours de ses douze heures d'ascension, considérablement enflé. Il avait rompu ses digues, noyé l'immense plaine des Brotteaux, depuis la Tête-d'Or jusqu'à la Mouche, vaste champ semé d'habitations, où, vingt-quatre heures durant, au milieu des détonnations de boîtes, des coups de canons des forts, des cris de détresse et du bruit des flots, il donna le désolant spectacle de ses nombreux ravages. Cette crue extraordinaire a atteint, au pont Morand, 5 m. 57 c., et a dépassé de 35 centimètres la mémorable inondation de 1812.

Ce n'était là, pourtant, que le prélude de maux plus grands encore !

A peine avait-on pu évaluer les pertes, reconnaître les désastres, chercher les victimes et compter 231 constructions anéanties, que la Saône, indolente rivière, grossit à son tour. Elle monte... elle monte menaçante. Elle déborde, envahit nos rives, s'empare de nos logis, roule torrentueuse entre les deux lignes de maisons qui bordent nos quais, et se forme un vaste lit. Elle brise les amarres de nos usines, de nos larges bateaux. Elle les entraîne sous les arches des ponts où elle les broie et s'engouffre mugissante avec eux. Des toits entiers flottent comme des radeaux. Des meubles, des lits, des berceaux nous arrivent, sinistres messagers des malheurs de tout le littoral.

La Saône monte, monte encore, et n'a pas accompli ses neuf jours de crue. Elle déracine les arbres, entraîne récoltes et semailles, emporte la cabane du pauvre, la demeure somptueuse du riche, et les place tous deux sous le même niveau. Nos ponts suspendus se tordent et crient. Encore quelques heures, et leurs travées seront soulevées par les flots. Nos ponts en pierre ont leurs arches encombrées et presque entièrement obstruées par l'eau. Le ciel est sombre et semble couvrir d'un voile épais cette scène de désolation.

La Saône monte, monte encore; la nuit est affreuse. On n'en-